

Relations industrielles Industrial Relations



In Memoriam Egbert Munzer

Léon Dion

Volume 4, numéro 1, septembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023422ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023422ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (imprimé)

1703-8138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dion, L. (1948). In Memoriam : Egbert Munzer. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 4(1), 2-2. <https://doi.org/10.7202/1023422ar>

Tous droits réservés © Département des relations industrielles de l'Université Laval, 1948

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

In Memoriam

EGBERT MUNZER

Le « Bulletin des relations industrielles » vient de perdre un de ses collaborateurs les plus distingués dans la personne du professeur Munzer. Inutile d'essayer de fixer dans cette notule tous les traits de cette grande personnalité. Nous n'en relèverons ici qu'un aspect, mais le plus important : tout éminent sociologue, philosophe, mathématicien qu'il était, tout expert dans les questions embrouillées de l'Europe et du monde politique qu'il fût, le professeur Munzer mit tout son savoir encyclopédique, son extraordinaire expérience et son grand cœur au service d'une seule cause, à la réalisation d'une seule fin : être un chrétien.

En effet, à mesure que nous connaissons sa correspondance et que nous étudions en profondeur ses notes de cours et ses manuscrits, nous verrons progressivement que le professeur Munzer avait dévoué toute sa vie au triomphe du christianisme sur les forces matérialistes qui menacent de conquérir définitivement le monde.

En 1940, alors qu'il pouvait choisir entre l'Université de S. François-Xavier d'Antigonish et une université américaine, il opta pour la première parce qu'il voulait se fixer dans un pays qui combattait le nazisme. Après avoir enseigné trois années à l'Université de St-François-Xavier et trois autres années comme professeur de Statistiques à l'Université de Toronto, il vint finalement à l'Université Laval. Il aimait beaucoup Québec, dont il fit son pays d'adoption. Trois semaines après son arrivée dans cette ville, c'est-à-dire le 24 novembre 1946, il écrivait à sa femme qui se trouvait encore à Toronto: « Si je dois mourir ici, je sais que je dormirai en terre sacrée . . . »

Son vœu s'est réalisé d'une façon bien prématurée. Le Canada honorera les restes mortels d'un Européen d'une si grande intégrité comme un précieux devoir envers la liberté pour laquelle ce pays combat.

L'idée la plus saisissante qui se dégage des cours qu'il a donnés à la Faculté des sciences sociales est qu'un choix tragique et inéluctable s'offre à notre monde contemporain: ou retourner à la barbarie, ou revenir à Dieu. Et tous les continents, tous les peuples sans exception sont responsables de ce choix. Cette responsabilité collective ressort du sens profond de l'histoire, qui est

la manifestation de la marche de l'homme et des peuples vers ou contre Dieu. Nous commençons aujourd'hui à voir, par sa correspondance, que le professeur Munzer avait prévu la nécessité de ce choix bien avant que les événements aient contraint le monde à en prendre conscience.

Le 29 novembre 1940, alors qu'il se trouvait encore à Londres, il écrivait au Révérend Père Joseph D. Ostermann, à l'époque directeur exécutif du « Committee for Catholic Refugees from Germany », à New-York, les paroles prophétiques suivantes: « Nous (réfugiés allemands catholiques) sommes convaincus que seules les forces chrétiennes seront capables de reconstruire l'Europe de demain . . . Je vois seulement une alternative — ou bien le christianisme, ou bien le communisme — et si nous ne réussissons pas à mobiliser nos sympathisants, je doute que nous puissions empêcher l'Allemagne d'adopter d'une façon définitive un système soviétique plus ou moins avoué. L'Allemagne et le monde souffrent, non pas parce que les principes du libéralisme, du communisme ou du socialisme ont été violés, mais à cause de l'attitude non chrétienne du gouvernement allemand. Sous cet aspect, il est de beaucoup plus important d'organiser les pouvoirs moraux et religieux de par le monde que de simples armes matérielles et économiques. Seule une puissance spirituelle sera capable, à la fin, de remporter la victoire. Le nationalisme extrême, spécialement dans sa forme païenne allemande, est une des sources du mal présent. Le nationalisme ne peut cependant être vaincu que par des forces supra-nationales, qu'elles soient celles du christianisme ou celles de l'impérialisme social des communistes. Si le christianisme s'avère trop faible pour régénérer l'Europe, alors la voie au communisme universel sera la seule à s'offrir. »

La vie de ce grand maître et de ce penseur éminent constitue un drame poignant: lui, qui avait une loyauté insurpassable pour son pays natal, dut terminer son existence dans un exil volontaire pour ne pas avoir à vivre sous un régime dictatorial et anti-chrétien. Il demeure pour nous tous un exemple de courage, d'abnégation et de magnanimité.

LÉON DION